

Paula Fox, *Parure d'emprunt*, Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par M.-H. Dumas. Ed. Joelle Losfeld, 2008, 240 pages, 20 €

Françoise Le Corre

DANS **ÉTUVDES** 2009/2 Tome 410, PAGES 1 À 1
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.102.0263a

Date de mise en ligne : 01/02/2009

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2009-2-page-1?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Littérature

Paula Fox

Parure d'emprunt

Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par M.-H. Dumas.
Ed. Joelle Losfeld, 2008, 240 pages, 20 €.

Les récits d'enfance ne manquent pas dans l'histoire de la littérature. Ils sont souvent complaisants, affectés de mièvrerie ou de dramatisation excessives. Rien de tel chez Paula Fox, ce qui n'étonnera pas de la part de l'auteur du *Dieu des cauchemars*. Ce qu'elle relate, sans analyses surajoutées, c'est une jeunesse-mosaïque : le père et la mère, tout à la fois fauchés et flamboyants, confient la petite fille à d'autres – un pasteur, une grand-mère qui l'entraîne à Cuba, des amis –, sans préavis, au gré de leurs caprices, tandis qu'ils courent le vaste monde. Aucun fil d'Ariane dans les transplantations imposées à l'enfant : pas de port d'attache, pas de lieu-source ni de protection longue, rien qui favorise l'émergence d'une unité intérieure. Ses parents ne lui manquent pas vraiment et elle le dit : le père, imprévisible, s'enchantant de lui-même ou s'effondrant dans l'alcool ; la mère est distante pour ne pas dire glaciale. Leur milieu est celui des acteurs d'Hollywood dans les années 30, célèbres ou ratés, et d'écrivains plus ou moins chanceux comme le père. Moment fugace pour ne pas dire unique, elle évoque une soirée d'intimité partagée avec eux, « cette intimité hors du temps, plus vaste que le langage ». Elle en gardera la nostalgie. Le reste n'est que fragmentation. L'enfant enregistre : les riches, les pauvres, les jeunes et les vieux, la bonté ou la cruauté. Les mots et gestes sont redonnés tels qu'ils se sont inscrits. Pas de jugement ; juste la

nudité du réel tel qu'il se reflète, brut, dans le regard grave des enfants. Au sortir de l'adolescence, comme du temps où des amies lui prêtaient des habits de fête, la jeune adulte s'avance sous une parure d'emprunt, qui dissimule mal les incohérences et le chagrin.

Françoise Le Corre

Morten RAMSLAND

Tête de chien

Gallimard, 2008, 435 pages, 22,50 €.

Lorsqu'Asger revient au Danemark après sept ans d'absence, à la demande de sa sœur car « grand-mère Bjørk se meurt », le temps est venu pour lui d'accepter les histoires familiales qui avaient « hiberné dans sa conscience » et exigent maintenant de « livrer leur vérité ». Peintre comme aurait voulu l'être son fantasque grand-père Askild, il sait que cette démarche nécessaire lui permettra enfin de vivre sans se laisser « envoûter par le noir, les ténèbres et l'obscurité » et de raconter ces histoires sur la toile, à sa façon. Grâce à ce retour dans la vie familiale qu'avait fuie Asger, le lecteur se laisse emporter avec un vrai bonheur dans les aventures de la famille d'Askild Eriksson : le grand-père, ingénieur naval, grand buveur de schnaps, peintre cubiste amateur incompris, le mari de Bjørk, père d'une fille handicapée mentale et de deux garçons qui à leur tour fondent une famille. Trois générations, en Norvège puis au Danemark, des années 1930 à nos jours, révèlent leurs histoires, aux allures fantastiques comme des créatures fuyantes et changeantes. Asger Eriksson, le plus jeune, s'attache à éclaircir les mystères de cette tribu loufoque : comment son grand-père a-t-il échappé aux Allemands qui signi-

fiaient pour lui les obsessionnels « chiens de sang » ? Comment son père, né avec d'énormes oreilles, s'est-il perdu enfant dans une forêt pour en ressortir transformé en adolescent ? Et lui, Asger, a-t-il réellement fait mourir sa tante handicapée, au cours d'une lutte sous l'escalier de la cave ? Et bien d'autres éléments de ce roman familial peu classique. M. Ramsland brosse une saga savoureuse, poétique, aux rebondissement aussi burlesques qu'émouvants, où le cubisme et la peinture servent de filigrane aux épisodes les plus traumatisants.

Marie-Noëlle Campana

Varlam CHALAMOV

La Quatrième Vologda

Trad. du russe par S. Benech. Verdier, 2008, 188 pages, 14,50 €.

Varlam CHALAMOV

Les Années vingt

Cahier II : réflexions d'un étudiant. Trad. du russe par C. Loré, avec N. Pighetti-Harrison. Verdier poche, 2008, 186 pages, 8,80 €.

Ces ouvrages ne révèlent pas des écrits inédits, mais contribuent à rendre plus accessibles des aspects moins connus de la vie et de l'œuvre de Varlam Chalamov, dont on connaît surtout les saisissants *Récits de la kolyma* (Verdier, 2006). Ses souvenirs d'enfance et d'adolescence dans une ville chargée d'histoire, Vologda, et les notes moins organisées sur la vie intellectuelle tumultueuse des années 20 éclairent les années de formation de Chalamov. Son autoportrait en enfant frénétique de lecture, doux jusqu'à la faiblesse, surdoué pour la pensée et inapte aux

tâches « meurtrières » (l'abattage des animaux), révèle un être fait pour la poésie, aspirant vers elle comme on aspire à la plénitude de la vie. Le destin, en plongeant Chalamov dans l'univers concentrationnaire, l'obligea au contraire à ébaucher une langue du néant. Le style alerte et « sentimental » de *La Quatrième Vologda* en retire une rareté émouvante, autant lorsqu'il évoque avec une ferme tristesse la faillite de l'intelligentsia et la « tempête de forces obscures » que fut à ses yeux la révolution russe, que lorsqu'il ouvre la porte de l'intimité familiale. Son père, prêtre à la foi « moderne » mais aveugle au sens de l'Histoire, capricieux et dogmatique, véritable tyran domestique, mérite d'entrer au panthéon littéraire des pères haïs, qui ont bien malgré eux contribué à forger un destin d'exception à leurs fils. Il accentua sûrement le combat intérieur de Chalamov pour la recherche libre et personnelle de la vérité. De là vient aussi son enthousiasme pour le théâtre, les débats publics, les joutes oratoires qui occupèrent tant ce « siècle de tribuns », ces années vingt prises dans une folie de changement. Qui ne connaît pas un peu la complexité des groupuscules littéraires jaillis du tumulte révolutionnaire risque de se perdre dans les évocations serrées des luttes et des rivalités qui font l'essentiel de ces « Cahiers d'étudiants » rédigés en 1962. Mais le ton de l'ensemble, si enlevé et si dense, donne une image très juste de ce que vécut Chalamov au diapason de toute une génération, débattant de la nature de la langue et de la définition de la liberté sur les bords d'un précipice.

Agnès Passot

Almuneda GRANDES

Le Cœur glacé

Trad. de l'espagnol par M. Million. JC Lattès, 2008, 1072 pages, 25 €.

Cette œuvre de fiction polyphonique tissée de fragments historiques nous offre une fresque de l'Espagne contemporaine, du passé tragique de la guerre civile à la révolution des mœurs actuelle. L'auteur entrelace les destins de deux lignées familiales dont les comportements sont conditionnés par des convictions politiques, républicaines ou franquistes. Emotions et réflexions jalonnent les péripéties d'une intrigue subtile qui explore la complexité des sentiments en quête d'un secret. Les obsèques de Julio Carrion, homme d'affaires réputé, à la tête d'une immense fortune se déroulent dans le village de son enfance en présence de sa veuve et de ses cinq enfants. Le fils cadet Alvaro, professeur de physique, observe la présence d'une jeune femme inconnue qu'il retrouve à la banque pour un problème d'héritage. Raquel est la descendante d'une famille de la bonne société riche et républicaine en 1936. Jeune officier sur le front de Madrid, son grand-père Ignacio a fui la répression et participé à la libération de la France, puis s'est installé dans la région parisienne. Issu d'un milieu populaire, avec un père franquiste et une mère socialiste, Julio a rejoint les phalangistes et la division Azul aux côtés des Allemands près de Leningrad. Cette fâcheuse expérience l'incite à ne plus jamais se retrouver auprès de ceux qui perdent et à se comporter en habile manipulateur avec des espagnols exilés. C'est ainsi qu'il noue des relations amicales avec la famille d'Ignacio et rentre en Espagne avec des procurations qui sont à l'origine d'une

ascension sociale fulgurante. Cet autodidacte sympathique et séducteur suscite l'admiration des siens, mais Alvaro découvre peu à peu le cynisme de son père. L'amour, qui succède à la vengeance dans ce roman bouleversant, laisse espérer une réconciliation des deux Espagne à la lumière de la vérité.

Jean Duporté

John LE CARRÉ

Un homme très recherché

Trad. de l'anglais par M. et I. Perrin. 2008, Seuil, 360 pages, 21,80 €.

A l'heure du terrorisme international et de la menace islamiste, le maître du roman d'espionnage met en scène un trio de personnages, aux prises avec des services secrets occidentaux obsédés par cette guerre d'un nouveau genre : permanente, diffuse, imprévisible, irrationnelle. A Hambourg, un jeune musulman tchétchène, famélique et étrange, vient récupérer la fortune illicitement amassée par son père dans une respectable banque européenne. Une jeune avocate désintéressée tente de le protéger tandis que le financier qui gère son encombrant héritage s'apprête à solder enfin ce compte peu glorieux. Englués dans une histoire qui les dépasse, ces protagonistes sont autant de marionnettes dans les mains d'espions eux-mêmes passablement désarçonnés. Face aux services allemands plutôt scrupuleux, les équipes américaines font appel à des méthodes nettement plus expéditives. Action lente à se déployer, longues scènes dialoguées, ambiance crépusculaire et morne... le roman n'est pas de ceux qui tiennent en haleine, d'autant que les personnages principaux se déroberont, peu attachants ni faciles à « adopter » pour le lecteur.

Paradoxalement, ce dernier s'identifie davantage aux espions désenchantés qu'à leurs « victimes ». La progression un peu laborieuse trouve sa récompense à la fin du livre, lors du tableau final – comme on dirait au théâtre – d'une grande maîtrise et d'une grande puissance. Tout se noue et se dénoue, tandis que la vision du monde, bien pessimiste, portée par l'auteur, s'embrace d'une sombre clarté. Rétrospectivement, elle éclaire l'ensemble de son roman.

Emmanuelle Giuliani

Alberto MANGUEL

L'Illiade et l'Odyssée

Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par C. Le Boëuf. Bayard, 2008, 254 pages, 20 €.

La bibliothèque d'Alberto Manguel est, on le sait, universelle. Son dernier livre offre un immense parcours de Platon à Joyce, à travers traductions et réécritures d'Homère, tout un palimpseste de lectures qui en arrive à dissimuler le texte original. Si Homère est devenu, grâce à Virgile, « latin d'adoption », il a été ensuite revisité par les chrétiens désireux de réconcilier leur littérature et celle des Païens, d'établir des relations entre les récits, les héros homériques et ceux de la Bible : Achille et David par exemple, ou le retour d'Ulysse et l'exode des Hébreux. Aux siècles suivants, les écrivains islamiques utilisèrent à leur tour les textes grecs pour démontrer la vérité du Coran. Plus proches de nous, les Romantiques, Freud et Jung, et tant d'autres opérèrent leurs transcriptions (ludiques parfois : certains n'ont pas hésité à inventer une Madame Homère sicilienne !), s'appropriant à leur façon Homère (à l'exception de Joyce qui « l'a fait en le recommençant »). En dépit

des strates de lecture, qu'il faut traverser pour accéder au texte homérique, celui-ci continue à nous parler de notre temps, de ses guerres, de sa violence, en distillant « quelque chose d'intimement familial ». C'est la conclusion d'un livre dont le mérite est surtout de nous inciter à revenir à Homère dans cette constante « soif de le reprendre » qu'évoquait l'un de ses premiers commentateurs, vieux de plus de vingt siècles.

Marie Goudot

André et Michèle BONNERY

Les Deux Visages de Janus

Actes Sud, 2008, 444 pages, 22,80 €.

Avec ce roman historique, les auteurs explorent la Rome de 680, celle d'après Rome – ville au pouvoir du Pape plutôt que du *dux Romae*, représentant d'un pouvoir désormais oriental –, devenue la destination de tant de pèlerins et le lieu d'importantes controverses théologiques. Une série de meurtres inexplicables, de disparitions mystérieuses, d'obscurités coïncidences commence de semer la panique chez des citoyens de tous ordres qui, pour être en majorité chrétiens, n'en ont pas pour autant abandonné les croyances de leurs ancêtres, se faisant ainsi les témoins d'un siècle profondément superstitieux. Ce récit presque diariste est celui d'une minutieuse enquête de quelques mois, où les hommes du Pape rivalisent de sagacité avec ceux du *dux*. Si l'intrigue a de multiples attraits, on regrette que le roman soit dépourvu du dynamisme qui anime ses protagonistes : des dialogues faibles, un style fade et des effets d'annonce souvent trop visibles ne peuvent manquer de voiler la qualité très évocatrice de certaines

scènes, l'agrément du suspense maintenu, ou l'habile évitement d'un des écueils de ce genre de roman où une scène n'est insérée que pour donner lieu à un simple exposé sur tel ou tel aspect civilisationnel. En somme, dans ce livre il y a tout – mais peut-être trop –, ce que l'on peut connaître de l'histoire politique, religieuse, sociale et culturelle de cette époque, sans doute méconnue, de Rome et de l'Empire toujours menacé.

Jérémy Delmulle

Michel DEL CASTILLO

Le Temps de Franco

Fayard, 2008, 392 pages, 22 €.

Franco ne fut pas Mussolini, pas plus qu'il ne fut Hitler ou Staline. Il ne fut pas non plus un « personnage » ou un bateleur. M. del Castillo risque une tautologie moins évidente qu'il n'y paraît : Franco fut Franco et l'Espagne, à travers lui, ne devint pas l'Italie ou l'Allemagne. Ce patient travail de séparation que masquent souvent les alliances, cette méticuleuse approche où le détail devient décisif et où les grands événements connus sont appréhendés à échelle humaine, M. del Castillo le place sous le signe de la littérature. Par les moyens de la littérature, il tente de comprendre un homme qui fut à la fois d'une grande médiocrité et d'une complexité déroutante. Étrange sensation qu'offre ce récit sobre : la dictature serait presque un genre littéraire où le grotesque, la caricature, l'horreur et le rien flaubertien se mélangent pour offrir une terrible réalité. Comme d'autres dictateurs, Franco eut des velléités littéraires et publia un roman, *Raza*, sous le pseudonyme de Jaime de Andrade. Pendant les années de terreur

brune, les juifs ne furent pas inquiétés par le *caudillo*. Mais le plus intéressant dans ce livre reste la perméable présence du narrateur, M. del Castillo lui-même, qui, au détour d'une phrase, lors de la chute de Madrid, retrouve son prénom d'origine, Miguel, enfant blotti dans les bras de sa mère tandis que retentissent les canons d'une Histoire à jamais dépossédée d'un sens ou d'une raison.

Jean-Noël Orengo

Pierre ASSOULINE

Brèves de Blog

Le nouvel âge de la conversation. Les Arènes, 2008, 415 pages, 21 €.

Depuis octobre 2004, Pierre Assouline anime *La République des livres*, devenu un des blogs les plus courus. Dans une longue préface, l'auteur présente son métier de blogueur, qui écrit tous les jours critiques de livres ou avis sur le monde des lettres et de la culture. Il provoque ainsi des commentaires par milliers dans une dynamique où les commentateurs parlent à l'écrivain comme à leurs collègues commentateurs. Paroles de blogueur en herbe, ces remarques intéresseront les apprentis. Parfois la conversation se transforme en forum et devient une arène où s'expriment le pire et le meilleur. L'ouvrage se compose ensuite d'une anthologie de commentaires qui forment « un alliage comme seules les sociétés virtuelles en produisent, concentré d'intelligence, d'esprit, d'humour, de culture et d'audace parfois mâtinée de méchanceté, de violence, de perversité pas toujours littéraire. » Les sujets évoqués sont aussi bien *Mein Kampf* que Modiano, Bernanos ou Duras, Sempé ou la télévision. Une

conversation très animée, intelligente, parfois érudite, souvent divertissante.

Pierre de Charentenay

Charles JULIET

Ces mots qui nourrissent et qui apaisent

P.O.L., 2008, 230 pages, 8 €.

Au cours de ses lectures, C. Juliet a glané des mots et des phrases qu'il rassemble dans ce recueil. Écrivains, poètes, peintres ou sculpteurs, mystiques ou prophètes, évangélistes, musiciens ou inconnus, leurs mots portent la vie, cherchent le sens. Ils se lisent comme un appel à risquer un nouveau pas, à tenter l'aventure de la rencontre de soi, des autres ou de cet Autre. Ces rencontres d'une vie, partagées, s'interrogent sur la source, source d'une parole, du sens, de la joie et de la paix... « Rien est la force qui rend le monde neuf », Emilie Dickinson ; « Bois l'eau de ta fontaine. Que l'homme est fou qui s'en vient boire à la flaque et laisse la fontaine au cœur de la maison », Angelus Silesius ; ou encore « Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie l'âme, mais de goûter et sentir les choses intérieurement ». Ces pages invitent à méditer, elles donneront aussi des idées de lectures.

Franck Delorme

Art

George STEINMETZ

African Air

La Martinière, 2008, 300 pages, 39 €.

La terre ne se lasse pas de révéler sa beauté à ceux qui la survolent.

G. Steinmetz, photographe américain pour le *National Geographic*, explore l'Afrique en paramoteur et présente de magnifiques photos. Les paysages aux couleurs irréelles, l'architecture de la mosquée de Djenné ou des villages du Niger, l'habitat traditionnel et les sculptures de la nature... Autant de réalités qui invitent le lecteur à prendre le temps de découvrir ces cultures si lointaines et si proches. Les montagnes de l'Atlas marocain, les dunes du désert mauritanien, les champs des montagnes du Rwanda ou les plages de Namibie. Des photos à contempler, qui offrent un vaste panorama de ces pays souvent peu connus. Ce bel ouvrage donnera le goût de partir en voyage. Un voyage, comme l'écrivait Nicolas Bouvier dans *L'Usage du monde* (1963), qui se passe de motifs. « Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait. » Le récit de G. Steinmetz rappelle que le voyage n'est que rencontres et découvertes.

Bruno Chabert

Antony SHUGAAR, Catherine DONZEL
et Marc WALTER

Voyages en Amérique du Nord

Chêne, 2008, 318 pages, 49,90 €.

Ce gros volume rassemble des photographies anciennes de voyages en Amérique du Nord accomplis au XIX^e et au début du XX^e siècle. Cinq itinéraires mènent le lecteur sur les côtes est et ouest, de New York à Chicago, des grands parcs nationaux du Canada à l'Alaska. Une magnifique promenade dans le temps et l'espace, mais aussi un survol des grands mythes de l'Amérique : la liberté de circuler et la décou-

verte d'une géographie multiple, l'opulence des grands hôtels, la diversité des moyens de transport avec les trains, les bateaux, les chevaux... Ces photographies anciennes, parfois colorisées, font revivre quelques scènes ordinaires de la vie locale. Elles montrent surtout l'immensité des paysages de tout ce continent. Des extraits de lettres d'écrivains permettent de suivre l'émerveillement du voyageur qui traversait le Colorado ou la Floride. Ce périple photographique, illustré de documents d'archives et de fac-similés touristiques, appelle au voyage. Des commentaires abondants montrent comment photographes et écrivains étaient tournés vers la mise en valeur de leur pays. Un très beau parcours dans ces terres dont on dit qu'elles ont plus de géographie que d'histoire.

Pierre de Charentenay

Timothy VERDON

Le Christ dans l'art européen

Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par E. Schelstraete. Citadelle et Mazenod, 2008, 240 pages (200 illustrations couleurs), 75 €.

L'idée de ce livre est née d'un constat : aucun personnage n'est autant représenté et de manières aussi diverses que Jésus Christ, mais la signification de ses représentations nous échappe la plupart du temps. Ce livre propose d'aider à la découvrir. Dans un premier chapitre, l'auteur présente le statut de l'image dans la religion chrétienne. Si l'homme doué de raison et de liberté est la plus haute figure de ce monde, il n'y a rien d'étonnant à ce que de nombreuses religions représentent leurs dieux par la forme de l'homme. Mais dans la religion chrétienne cet anthropomorphisme est tout à fait *sui*

generis, car c'est le Dieu invisible qui lui-même, en s'incarnant, à pris la forme visible de l'homme. De ce fait, « l'importance attribuée aux images est un élément constitutif du christianisme. » Dans le reste de l'ouvrage, l'auteur s'emploie donc à nous faire découvrir les significations variées et mystérieuses des représentations du Christ dans de nombreuses œuvres peintes, gravées, sculptées datant de tous les âges et provenant de tous les pays. L'intérêt de sa méthode est qu'il fait appel à de multiples sources de signification. L'écriture sainte, bien sûr, mais aussi la tradition ecclésiale, la théologie, la liturgie, la dévotion, l'influence iconographique des images plus anciennes, la culture ambiante et l'inspiration des artistes. Et cet intérêt est utilement et agréablement doublé par le nombre et la qualité des illustrations.

Jean-Marie Tézé

Sciences

Jean-Jacques HUBLIN et Bernard SEYTRÉ

Quand d'autres hommes peuplaient la terre

Flammarion, 2008, 267 pages, 21 €.

Michel BRUNET

Origine et histoire des hominidés

Fayard, 2008, 51 pages, 10 €.

Depuis près de trois décennies, de nombreuses découvertes en paléanthropologie ont fortement remis en cause la place d'*Homo sapiens* parmi les hominidés. *Quand d'autres hommes peuplaient la terre* est un bilan contemporain des connaissances sur les origines de l'humanité. Le paléanthropologue

J.-J. Hublin et le journaliste scientifique B. Seytre y conjuguent adroitement leurs compétences respectives. Cet ouvrage de vulgarisation rigoureux, ponctué d'encadrés et d'illustrations, apporte des précisions sur des aspects techniques de la paléontologie. De ce souci du détail, mais aussi de l'explication, résulte un travail exigeant sur l'histoire naturelle de l'homme, dans lequel les controverses et les méthodes scientifiques apparaissent avec clarté. Dans le même domaine, citons la leçon inaugurale au Collège de France de M. Brunet, nouveau titulaire de la chaire de paléontologie humaine. Il explique dans cet opuscule l'intérêt et l'importance de la découverte qu'il fit en 2002 avec son équipe de recherche au Tchad, du plus ancien hominidé connu : *Sahelanthropus tchadensis* – aussi connu sous le nom de Toumaï. Cette découverte appuie la remise en cause de l'hypothèse prépondérante de la « *east side story* », selon laquelle le berceau de l'humanité se trouvait à l'est de l'Afrique.

Etienne Aucouturier

Luc PERINO

Darwin viendra-t-il ?

Ed. Le Pommier, 2008, 338 pages, 23 €.

Quelques mois après la sortie du premier livre de Charles Darwin, *L'Origine des espèces*, le 10 juin 1860, une dispute organisée à l'Université d'Oxford par l'Association Britannique pour l'Avancement de la Science eut lieu. La rumeur en a retenu l'opposition de la « superstition religieuse » au « progressisme scientifique », exemplifiée par la violente altercation qui mit aux prises Thomas Huxley, le « bouledogue de Darwin » et William Wilberforce, évêque anglican d'Oxford. Dans une

présentation de la dispute et de son contexte, romancée mais fidèle à l'histoire, l'auteur montre que la situation était beaucoup plus complexe. La majeure partie de l'ouvrage nous fait entrer dans l'univers des divers protagonistes, Henslow, Hooker, Lyell, Owen et Darwin lui-même (absent à la dispute), et nous familiarise avec leurs opinions et sentiments de l'époque. A travers le long « reportage » du débat, nous percevons les clivages internes des deux « camps » : les jeunes pasteurs favorables à la vision évolutive s'opposent à la fois à leur évêque et aux vieux savants qui la refusent. D'une plume alerte, ce livre fait sentir les enjeux d'une théorie qui n'a pas fini de susciter des débats.

François Euvé

Histoire

Bruno LEMESLE

Conflicts et justice au Moyen Age

PUF, 2008, 344 pages, 28 €.

Depuis la fin des années 1980, l'importation des modèles anthropologiques dans le champ historique a profondément remis en cause la vision que l'on avait traditionnellement des sociétés de l'an mil. La prétendue « anarchie féodale » s'est alors révélée porteuse d'un ordre spécifique, qui n'ignorait pas des formes complexes de régulation et de protection sociale. B. Lemesle appartient à cette école. Son livre nous montre un monde imprégné de culture juridique, et volontiers chicaneur. Sans doute le droit en usage dans les régions ligériennes était-il coutumier et encore largement oral, mais on aurait tort de croire que la justice y avait perdu tout caracté-

tère public et que les juges y auraient été relégués dans une fonction purement arbitrale ; il n'a pas non plus fallu attendre l'influence de la procédure romano-canonique pour que la recherche de la vérité y trouve sa place, assure l'auteur. Ce travail de décapage lui permet de reconsidérer à nouveaux frais certains comportements, un peu vite jugés archaïques, tels que la pratique du défi ou le recours aux ordalies et autres jugements de Dieu : B. Lemesle sait y reconnaître des ripostes graduées et, somme toute, rationnelles, à des situations de crise autrement insurmontables. Au total, on ne saurait trop louer la manière dont se conjuguent travail documentaire et visée heuristique. Mais il est permis de penser que la démonstration, d'une technicité parfois rebutante, aurait gagné à adopter la forme plus libre de l'essai à laquelle la collection « Le Nœud Gordien » nous avait accoutumés.

Olivier Marin

Mark R. COHEN

Sous le croissant et sous la croix

Les Juifs au Moyen-Age. Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par J.-P. Ricard. Seuil, 2008, 447 pages, 23 €.

Entre la crainte d'un choc des civilisations et la nostalgie d'un âge d'or andalou, la vision des relations entre juifs, chrétiens et musulmans est souvent brouillée et le recul manque pour les penser avec raison. M. R. Cohen, professeur en Etudes proche-orientales à l'université de Princeton, propose dans cet ouvrage (écrit en 1994, complété par une nouvelle introduction et une nouvelle postface) une étude approfondie des conditions juridiques, économiques, sociales et religieuses des juifs dans les pays de chrétienté et d'islam. M. R. Cohen répond à deux questions :

pourquoi les juifs médiévaux furent-ils plus tolérés et moins persécutés dans les pays du croissant que dans ceux de la croix ? Il analyse le statut des *dhim-mîs* en islam, statut commun aux juifs et aux chrétiens, la question de l'existence ou de l'absence de minorités dans les mondes musulmans et chrétiens.... Un chapitre consacré au milieu urbain éclaire sur la condition des juifs comme révélateurs des sociétés au milieu desquelles ils vivent : perçus comme marginaux et concurrents dans le commerce, leur situation fut différente dans les villes du Nord de l'Europe en plein essor face au pouvoir royal, dans celle du Sud de l'Europe, héritières de la culture urbaine latine et en Orient, dont les structures urbaines étaient partie prenante du système politique et culturel. Afin de ne pas oublier l'impact du conflit israélo-palestinien sur la perception des relations judéo-musulmanes, le premier chapitre est consacré au mythe de l'utopie interconfessionnelle en islam et au contre-mythe d'une histoire des juifs en islam qu'il qualifie de « larmoyante ». Cet ouvrage redonne à notre époque, hésitante entre fondamentalisme et progrès du dialogue interreligieux, des outils pour mieux appréhender la genèse des relations entre les trois monothéismes.

Laurent Klein

Edith GARNIER

L'Alliance impie

François I^{er} et Soliman le Magnifique contre Charles Quint (1529-1547). Le Félin, 2008, 299 pages, 22 €.

François I^{er}, pour se dégager des tenailles de Charles Quint, se lance dans une entreprise risquée, une

alliance avec Soliman le Magnifique. Replacée dans son contexte, celle-ci perd beaucoup de son caractère sulfureux. Le grand intérêt du livre d'E. Garnier est de présenter avec clarté et précision le grand affrontement des empires qui eut lieu au milieu du ^{xvi}^e siècle. Les relations du souverain français avec l'empire ottoman, qui conduit alors sa dernière grande percée en Europe jusqu'aux portes de l'Autriche et de la Hongrie, s'inscrivent en effet dans un jeu diplomatique fort complexe impliquant – d'une manière éphémère ou durable –, la papauté, la République de Venise, l'Angleterre d'Henri VIII et plusieurs principautés allemandes très souvent protestantes. Mais, après que François I^{er} et Soliman aient signées en 1536 les Capitulations, naît entre eux un grand projet commun : se partager l'Italie. C'est un échec. Quoi qu'il en soit, au cours des dix années suivantes, la guerre se poursuit en Méditerranée où l'on voit s'opposer violemment Andrea Doria, au service de Charles Quint, et Barberousse, allié bien encombrant du roi de France. Une fois l'ouvrage refermé, quand on a pris quelques distances avec tous les échanges diplomatiques qui en constituent la trame, on est heureux d'avoir découvert un autre visage du roi François I^{er}.

Philippe Lécivain

Jérôme MICHEL

Blum

Un juriste en politique. Michalon, 2008, 122 pages, 10 €.

On ne trouvera pas ici une biographie de Blum (il en existe d'excellentes), ni à proprement parler une étude sur les politiques menées par le célèbre socialiste. L'auteur insiste sur son attache-

ment scrupuleux au droit ; il rappelle d'ailleurs que Blum, avocat qui a exercé une quinzaine d'années au barreau de Paris, a œuvré pendant vingt-cinq ans à la Section du contentieux du Conseil d'Etat où il prit une part active. De ce souci juridique, il découle une sorte de primat du respect du cadre constitutionnel de la République et l'idée que le socialisme est en quelque sorte second, ou que l'amélioration de la condition ouvrière dépend de l'évolution positive du droit pour lever progressivement les obstacles aux injustices et aux malheurs du peuple. Ce souci juridique explique d'ailleurs que Blum se soit opposé avec détermination aux sirènes bolcheviques et qu'il ait maintenu son parti dans un réformisme quelquefois paralysant ou trop scrupuleux, mais au total efficace. Le lecteur gagne l'impression d'un politicien sans démagogie, habité tout au long de convictions fortes et d'un quasi culte du droit.

Paul Valadier

François ROTH

Robert Schuman

Du Lorrain des frontières au Père de l'Europe. Fayard, 2008, 656 pages, 26 €.

Né à Luxembourg d'un père Lorrain, entre la guerre de 1870 et celle de 14-18, Robert Schuman a grandi au cœur des contradictions de l'Europe continentale, que sa vie tout entière il a cherché à résoudre. Sa profonde culture germanique – ses études de droit le menèrent successivement à Bonn et à Berlin – alliée à une loyauté sans faille envers la France, la nation qui l'accueille l'année de ses 32 ans, l'ont vite distingué comme un homme politique exceptionnel parmi les parlementaires mosellans de l'entre-deux-guerres. Au-delà des faits connus

(la fondation de la construction européenne le 9 mai 1950, l'évasion des géôles allemandes en août 1942), et moins connus (la relation exclusive qu'il entretenait avec sa mère, le vote des pleins pouvoirs au Maréchal Pétain en juillet 1940), l'historien lorrain F. Roth montre que la personnalité de Schuman reste mystérieuse à bien des égards. Homme de relations, fidèle à ses nombreux amis comme à sa foi catholique, ce « saint en veston » reste sa vie durant un solitaire qu'aucun proche n'a pu considérer véritablement comme un intime. Homme de tradition, discret, voire timide, il assume la paternité politique de ce que l'on peut considérer comme l'innovation institutionnelle et géopolitique majeure du siècle dernier ; l'héritage de Schuman, de ce point de vue, n'a pas fini d'être interrogé.

Sylvain Dufeu

Philosophie

Emmanuel HOUSSET

L'Intériorité d'exil

Le soi au risque de l'altérité. Cerf, 2008,
384 pages, 38 €.

E. Housset a écrit un très beau livre sur la singularité du soi. Il oppose la figure classique (kantienne) de la singularité close et transparente à celle, infiniment plus riche, de la singularité incarnée. Cette dernière, ouverte par son appartenance à la transcendance (du monde, d'autrui ou de Dieu) « qui m'est alors plus intime que moi-même », est une intériorité d'exil : elle ne se possède qu'en se sachant appartenir à autre chose qu'elle. En renouant ainsi avec un Saint Augustin débarrassé des

habituels contresens faits sur son égologie, E. Housset se donne la possibilité de montrer à quel point les grands médiévaux sont allés loin dans la compréhension du corps et des passions (on trouve notamment une excellente analyse de la sagesse des passions selon Thomas d'Aquin). Nous n'advenons à nous-même que par la convocation du monde et d'autrui qui nous déluge de notre propre clôture pour nous intimer le maître mot : « transcende-toi ». Cette thèse est l'occasion d'analyses très fines et profondes aussi bien sur la réalité des *habitus* (le pianiste porte sa mémoire en ses mains) que sur les nombreux auteurs qui ont rôdé autour de ce thème : E. Husserl, son contemporain L. Binswanger, M. Heidegger, E. Levinas, H. Maldiney et bien sûr S. Kierkegaard pour qui l'enfermement en soi est démoniaque et la vérité, l'intériorité d'un soi qui n'existe qu'à s'ouvrir ou à devenir transparent à la puissance qui le pose. On s'étonnera cependant qu'un livre qui affirme que la question de la chair permet de penser d'une manière nouvelle la présence à soi et que le propre de la chair est de s'éprouver soi-même, ne cite pas une seule fois l'œuvre de Michel Henry.

Alain Cugno

Didier FRANCK

L'un-pour-l'autre

Levinas et la signification. PUF, 2008,
288 pages, 27 €.

Quel sens la philosophie peut-elle donner au mot « Dieu » ? Cette question, ouverte par Emmanuel Levinas, est celle de la signification de toute signification. Mais, abordée par le biais d'une herméneutique du texte biblique, elle nous permet aussi de jeter un nouveau regard sur

le concept d'incarnation dans le christianisme. Cependant, la clé de voûte du livre de D. Franck est purement philosophique : son point de départ est l'affirmation de l'antériorité de l'autre sur le même, d'un décentrement opéré de la subjectivité à l'aune de sa responsabilité pour autrui. La réflexion éthique n'est plus le champ d'application de la théologie, mais elle constitue les prémisses d'une nouvelle approche de la transcendance dans toute sa radicalité : son effacement ontologique, son absence répondent à une expérience de l'altérité. D. Franck propose, au terme de sa réflexion, une lecture stimulante de la prophétie nietzschéenne de la mort de Dieu qui ne pourrait être comprise qu'à partir d'une figure grecque de l'être, dans la présence et l'immanence de la Révélation. Si pour Levinas, « l'essence du nihilisme est l'histoire pour laquelle il n'en est rien de l'être lui-même », il s'agit moins d'une conclusion que d'un principe heuristique pour D. Franck : « la pensée de l'autrement qu'être continue d'y appartenir. » La transcendance, telle qu'elle est pensée par Levinas, nous aide-elle en effet à surmonter cette crise ?

Sarah Brunel

Hannah ARENDT

Idéologie et terreur

Trad. de l'allemand par M. de Launay.
Hermann, 2008, 123 pages, 19,80 €.

Le destin de ce texte, daté de 1953, est étonnant. Inédit jusqu'ici dans sa version originale, il méritait à plus d'un titre d'être publié. Conçu comme un hommage à Karl Jaspers, cet essai a subi d'importantes modifications avant d'être réinséré dans *Les Origines du totalitarisme* et d'en constituer la conclusion définitive : « Idéologie et terreur : une

forme nouvelle de gouvernement ». Cette version première reste pourtant un texte charnière. Non seulement il comporte les analyses d'H. Arendt sur l'essence du pouvoir totalitaire et son principe d'action (à savoir la terreur et l'idéologie) ainsi que sur l'expérience fondamentale de la *désolation*, mais encore il montre la genèse de nouveaux concepts : l'action – distinguée de la fabrication –, la liberté comme commencement, le monde commun, la naissance, la pluralité. Véritable laboratoire d'idées nouvelles, ce texte marque l'émergence d'une anthropologie et la préparation d'un ouvrage majeur : *Condition de l'homme moderne*. La longue introduction de Pierre Bouretz apporte un nouvel éclairage sur la manière de penser de la philosophe, l'élaboration de ses concepts et sa méthode de recherche, toujours plus soucieuse de comprendre la réalité que de l'expliquer.

Véronique Albanel

Michel TERESTCHENKO

Du bon usage de la torture

Ou comment les démocraties justifient l'injustifiable. La Découverte, 2008, 215 pages, 15 €.

L'auteur de cet essai convaincant se livre à une réfutation de l'idée que la torture peut être justifiée dans certains cas, une idée défendue par certains penseurs ou juristes éminents (Richard Posner, Michael Walzer...). Son moindre mérite n'est pas tant d'éviter le lieu commun d'un point de vue moralisateur, que de démontrer l'illusion de l'efficacité de l'usage de ces méthodes d'interrogatoire, qui ne peuvent produire de résultats fiables. Partant de définitions rigoureuses, des conventions internationales et de l'interpréta-

tion sans ambiguïté des juridictions qui ont rejeté la notion d'ennemis ne relevant pas du droit pour les terroristes, l'auteur démonte le but poursuivi par les tortionnaires et l'illusion de ceux qui justifient leur action. En effet, la torture ne permet pas, comme dans une fiction, de localiser dans l'urgence un poseur de bombe, car le renseignement utile se collecte beaucoup plus en amont de l'acte à prévenir. Ainsi, inefficace quant au but proclamé, l'usage de la torture répond en réalité à d'autres objectifs de guerre, terroriser l'adversaire, contrôler des populations, répondre en utilisant toutes les armes disponibles. Mais cette posture ne peut que signer la défaite politique des démocraties et leur faire perdre et leur âme et la guerre contre le terrorisme, car « aucune pratique ne produit d'effets aussi puissamment destructeurs de nos principes et de nos institutions que la torture. »

Pierre Kramer

Giorgio AGAMBEN

Le Règne et la Gloire.
Homo sacer, II, 2.

Trad. de l'italien par I. Gayraud et M. Rueff.
Seuil, 2008, 444 pages, 26 €.

On n'a pas fini de découvrir à quel point la théologie a marqué la pensée et la pratique politique. En tout cas le livre de G. Agamben montre de manière impressionnante combien nous pouvons encore découvrir des aspects inconnus de cette relation si puissante et si tourmentée entre le théologique chrétien et le politique. Car l'auteur estime que « les problèmes politiques deviennent plus intelligibles et plus clairs s'ils sont mis en relation avec les paradigmes théologiques », non point

que les seconds se séculariseraient dans les premiers, mais parce que les thèmes théologiques de la relation entre Trinité immanente et Trinité économique, la distinction entre l'Être de Dieu et son agir, les débats autour de la Providence ont eu des effets directs sur la façon de concevoir ce qu'il appelle d'un terme péjoratif (qu'on peut regretter) « la machine gouvernementale ». D'où l'importance accordée à la liturgie en tant que lieu de l'acclamation et la proclamation de la Gloire de Dieu, mais aussi, ce qui peut déconcerter le lecteur moderne, les fonctions proprement politiques attribuées aux anges. Ce qui conduit aussi à la thèse étrange selon laquelle la théologie chrétienne serait plus economico-gestionnaire que politico-étatique. Le livre procède à travers une longue enquête, avec d'abondantes citations, auprès des Pères de l'Eglise et de quelques autres théologiens, y compris actuels, sans qu'on sache toujours bien d'ailleurs ce qu'Agamben reprend à son compte. Livre érudit donc, mais contribution originale à un débat toujours vif et nécessaire, malgré tant de dénégations. On reste surpris que la Gloire soit si peu vue à la lumière de la Croix, et surtout que les allusions trop rapides à l'actualité conduisent à cette conclusion lapidaire : « la démocratie contemporaine est une démocratie entièrement fondée sur la gloire, c'est-à-dire l'efficacité de l'acclamation multipliée et disséminée par les médias au-delà de toute imagination. » Chacun jugera de la pertinence de tels courts-circuits.

Paul Valadier

Sociétés

Zygmunt BAUMAN

S'acheter une vie

Trad. de l'anglais par C. Rosson.
Ed. Jacqueline Chambon, 2008, 200 pages,
23,80 €.

Dans la lignée de ses précédents ouvrages (*La Vie en miettes*, *L'Amour liquide*, *La Société assiégée* ou encore *La Vie liquide*), le sociologue et philosophe Z. Bauman poursuit, en un style vif et dans un vocabulaire fort suggestif, sa description peu réjouissante de la « modernité liquide », étayée d'exemples percutants. Le passage de la société de production à la société de consommation a fait du monde un vaste « jardin consumériste », façonné et régulé par les bourses de marchandises, et dans lequel les lois du marché sont préceptes de vie. Les individus sont devenus « les promoteurs de marchandises et les marchandises qu'ils promeuvent » dans cette société dont la vitalité et le bien-être se mesurent à la quantité d'argent échangée, cette société reposant sur l'excès, la vitesse, la tromperie et le déchet, la « glotonnerie omnivore et aveugle »... L'analyse des impacts du processus global de dérégulation et de privatisation auquel ce passage à la société de consommation conduit est on ne peut plus sombre. En effet, la conscience morale ou politique, la gestion du savoir ou la société sont tout autant affectées que la formation de l'identité, fragile et jetable, liée à la reconnaissance de l'autre mais aussi en insécurité permanente, soumise à l'obligation de consommer pour être, et pleinement responsable de sa propre commercialisation. Loin d'invalider la figure dramatique du monde proposée par Z. Bauman, un monde fabriqué par l'homme qui l'aliène

et lui échappe, la crise financière mondiale actuelle paraît bien plutôt lui donner tout son relief.

Anne-Solenn Kerdraon

Gilles LIPOVETSKY et Jean SERROY

La Culture-monde

Réponse à une société désorientée. Odile Jacob, 2008, 224 pages, 25,90 €.

Le premier auteur se définit comme philosophe-sociologue, le second comme professeur d'université versé dans l'étude de la littérature et du cinéma. Le sujet a déjà été abondamment traité par ces deux essayistes. Une nouvelle synthèse nous est proposée, galopante et multiple, à base de superlatifs. Le livre affirme que « dans les temps hypermodernes, la culture est devenue un monde dont la circonférence est partout et le centre nulle part. » Les chapitres défilent à la vitesse des temps nouveaux : la culture comme monde et comme marché, le monde comme image et comme communication, la culture-monde comme mythes et comme défis, la culture-monde comme civilisation. Il y a une évidente parenté entre les industries culturelles et la mode, puisqu'il s'agit de production massive de produits non durables et prêts à consommer pour le seul loisir, à l'instar de la mode caractérisée selon Baudelaire par « le transitoire, le fugitif, le contingent ». Comme le soulignent les auteurs, l'information ne manque pas ; « ce qui fait défaut, c'est la méthode pour s'orienter dans cette surabondance indifférenciée, pour parvenir à une distance analytique et critique qui seule peut lui donner sens. » La question reste : Comment former des esprits libres dans un univers d'excès informationnel ?

Henri Madelin

Hervé KEMPF

Comment les riches détruisent la planète

Seuil, 2008, 148 pages, 14 €.

Le titre un peu tapageur ne rend pas compte de l'intérêt de cet ouvrage. Plutôt que de scotcher l'attention du lecteur sur les désastres écologiques de demain matin, H. Kempf cherche à faire le lien entre les actuelles structures sociales et le déficit écologique. Ce lien, il le trouve dans un ouvrage fondamental, écrit voici plus d'un siècle par Thorstein Veblen, un suédois émigré aux Etats-Unis : *La Théorie de la classe de loisir*. L'idée est que, passé la satisfaction des besoins primaires, la course au revenu et au patrimoine s'entretient par la comparaison avec ceux qui sont juste un peu plus riches que moi, et propulse les mieux nantis vers des consommations ostentatoires qui sapent les fondements écologiques du vivre ensemble. L'ouvrage cependant n'a rien de l'austérité universitaire, il est écrit par un journaliste versé dans les problèmes d'environnement, et il se lit bien, comme un article de magazine. L'espoir de sortir de cette logique semble bien mince, comme le reconnaît l'auteur : la croissance reste, à tort, la référence obligée, la technologie – esprit des Lumières oblige – est encore vue comme la panacée, le chômage semble encore militer contre le souci écologique, l'Europe se croit encore liée aux Etats-Unis par une communauté de destin, les *mass media* sont tributaires du capitalisme, la gauche reste bloquée dans les analyses d'un autre siècle. Restent comme seuls espoirs les mouvements non gouvernementaux. C'est déjà ça.

Etienne Perrot

Walter LIPPMAN

Le Public fantôme

Demopolis, 2008, 190 pages, 20 €.

Bruno Latour, directeur-adjoint de Science Po, nous fait découvrir le livre déroutant et décapant de Walter Lippman, qui délie nos principes démocratiques bien ficelés aux idéaux de la souveraineté populaire. Déroutant, il l'est non en raison de la date de son écriture, 1925, ou parce qu'il est typiquement américain, rebelle à toute idée de centralisation, mais parce qu'il dénonce avant l'heure la prétention naïve et dangereuse de vouloir « une unité susceptible d'absorber la diversité ». Nous trouvons aussi une critique vigoureuse du totalitarisme, des nationalismes, y compris du libéralisme. Ce dernier, s'il a eu l'heureux résultat de laisser s'exprimer les initiatives individuelles et jouer les intérêts privés, n'a cependant pas pu servir de guide à la liberté ainsi livrée à elle-même. « Il a éliminé l'acteur de son raisonnement » ; pensons au retrait de l'Etat en économie. W. Lippman n'est pas seulement pertinent pour ses critiques de l'illusion démocratique, mais aussi pour son insistance sur la nécessité des compromis entre intérêts opposés, sur l'importance des procédures, de la « gouvernance » dirait-on aujourd'hui, sur la simplification des dispositions législatives, sur une démocratie de proximité bien d'actualité ! Si les gouvernants « ont une vision synthétique » qui dépasse la multitude des intérêts particuliers, leurs défauts sont l'abstraction, la légalisation, la bureaucratie. On croirait ses lignes écrites pour l'Union Européenne. Ce livre désenchanteur fait trop peu de cas du sens des convictions en politique, mais il donne des repères pour une action raisonnable qui n'exclue

pas la mobilisation de l'émotion, pourvue qu'elle soit mesurée.

Olivier de Fontmagne

Gunther ANDERS

Hiroshima est partout

Trad. de l'allemand par D. Trierweiler et F. Cazenave. Seuil, 2008, 522 pages, 26 €.

Né en Allemagne dans une famille juive, élève de Heidegger et de Husserl, condisciple de Hans Jonas, époux pendant neuf ans de Hannah Arendt, Gunther Stern (1902-1992) choisit « Anders » pour pseudonyme : tout un programme pour ce philosophe inclassable. Après Auschwitz, c'est Hiroshima qui le bouleverse à tel point qu'il devient, comme le dit Jean-Pierre Dupuy dans la très éclairante préface de ce livre, « le philosophe de l'âge atomique ». S'opposant à Karl Jaspers et à maints autres penseurs qui croient envisageable de s'accommoder avec l'outil de la possible destruction de l'humanité, il ne cesse d'en revendiquer l'abolition, avec une vigueur et une radicalité qu'il rapproche lui-même – lui l'agnostique – de celles des prophètes de la Bible. Le présent ouvrage comble une lacune, car Anders est méconnu en France (noter cependant un dossier de la revue *Esprit* en mai 2003). Publié en allemand en 1982, il rassemble divers textes, dont son journal de voyage au Japon (1959), resté inédit en français. La partie la plus importante, traduite en 1962 sous le titre *Avoir détruit Hiroshima*, est constituée de la longue correspondance entre Gunthers et Claude Eatherly, le pilote de l'avion de reconnaissance qui avait donné le « feu vert » pour le largage de la bombe sur Hiroshima, et qui, rongé par le remords, devenu actif critique de

l'arme nucléaire, était interné dans un hôpital psychiatrique. L'histoire de cet homme, cet « anti-Eichman » dont il devient le confident et l'ami, illustre pour Anders une de ses idées clé, « l'obsolescence de l'homme » (titre d'une autre de ses œuvres) : parce qu'il a produit des outils qui fonctionnent sans lui, qui le rendent surperflu, l'homme habite un monde où le mal (y compris sous sa forme radicale) est déshumanisé. Notre paradis est « habité par des meurtriers sans méchanceté et par des victimes sans haines. » Reste à éprouver, comme un *ersatz* de salut, la « honte prométhéenne », celle qui devrait nous saisir en voyant les choses que nous avons construites et qui peuvent décider sans nous.

Christian Mellon

Laurence MONROE

Etats-Unis, la métamorphose hispanique

Cerf, 2008, 309 pages, 24 €.

Il y a beaucoup à apprendre de la réalité des Latinos aux Etats-Unis et dans l'Eglise catholique américaine. Ce livre est une histoire personnelle, celle d'une Française, d'abord séduite par l'Amérique Latine, sa chaleur, sa simplicité, sa communicativité, mais ensuite déroutée par les Etats-Unis. Elle a comme trouvé le salut dans la rencontre des Hispaniques : « Leurs écrits, leurs analyses me rejoignaient, je découvrais ce qu'ils disent d'eux-mêmes et combien ils peinent à être entendus. » « Je suis donc sortie, dit-elle, du "reportage distancé" pour tricoter un récit personnel », passionné, affirmatif, vigoureux, jusqu'à l'injustice parfois. Le diagnostic d'individualisme radical porté sur les Etats-Uniens, sauf sur les Latinos, n'en

surprendra-t-il pas plus d'un qui rencontrait les Etats-Unis, il y a quelques années encore, comme la société où le « service » était spontané – en comparaison de l'Europe –, et où l'association pour toute cause était la réaction immédiate. R. Bellah, le sociologue souvent cité, n'hésitait-il pas entre le diagnostic d'individualisme et celui d'esprit communautaire ? Le tableau du « *Time is money* », de la culture du « *self* » et d'un protestantisme de la distance avec Dieu face à la familiarité « incarnationnelle » catholique, est fort, probablement un peu excessif, et l'image de la culture hispanique est, par contraste, idéalisée. Les Latinos « évangéliseront-ils » l'Amérique ? Oui, pour leur part, et nous ne pouvons que nous réjouir de l'apport qu'ils peuvent faire d'un métissage communicatif. Mais reste à souligner cette allusion à la qualité de l'Amérique, des Etats-Unis : « Le génie de l'Amérique, son exceptionnalisme ne doivent-ils pas se révéler à nouveaux frais, dans une reformulation de son credo, pour faire droit à son incroyable pluralisme, religieux, linguistique ? ». Le lecteur comprendra que cet ouvrage est pour une bienfaisante discussion.

Jean-Yves Calvez

Jean-Louis Rocca (dir)

La Société chinoise vue par ses sociologues

Presses de SciencesPo, 2008, 319 pages, 23 €.

Dix articles de sociologues chinois qui s'emploient à identifier « la nature, l'ampleur et la légitimité des différenciations sociales » dans ce monde où ils vivent, et dont les problèmes nous sont à la fois proches et lointains. Tout d'abord, les *migrants*, un tiers de la population des villes, mais dont seulement un

dixième ont « réalisé leur migration avec succès ». La moitié constitue une main d'œuvre instable, limitée aux travaux dont les citadins ne veulent pas. Ceci dit, « pour l'immense majorité des ruraux migrer vers les villes est un moyen de mobilité sociale » et cette migrations n'a pas encore donné lieu à des conflits sociaux avec les résidents des villes. Autre sujet « passionnément débattu » : existe-t-il déjà une « classe moyenne » en Chine ? Oui, même si elle ne répond pas aux critères de la *middle class* en Occident. Estimée à plus de 12 % de la population, elle regroupe tous ceux qui depuis 1978 se sont assuré une certaine sécurité financière : chefs d'entreprises, commerçants, cadres du gouvernement et du Parti, certains intellectuels et les spécialistes de secteurs de pointe. Ces professionnels savent s'organiser pour défendre leurs droits économiques, mais le plus souvent en vain, car toutes leurs entreprises ou institutions sont liées à des organismes officiels et systématiquement infiltrées par le Parti. Enfin, la *drogue* et le *sida*. La principale drogue est l'héroïne (175 tonnes circulent chaque année en Chine) et l'addiction se propage essentiellement à travers les « groupes d'amis », parmi les 20 % de jeunes qui échouent chaque année à l'entrée au lycée ou à l'université. Quant aux séropositifs, ils seraient 2 millions, et représenteraient jusqu'à 10 % de la population parmi les minorités nationales du Sichuan ou du Yunnan. Ces traductions sont introduites par J.-L. Rocca, directeur des « Ateliers franco-chinois en sciences sociales de Pékin », qui propose une réflexion très riche sur le statut de cette sociologie « chinoise ».

Michel Masson

Marie PEZÉ

*Ils ne mourraient pas tous
mais tous étaient frappés*

Village Mondial, 2008, 200 pages, 17 €.

Marie-José HUBAUD

Des Hommes à la peine

La Découverte, 2008, 191 pages, 12 €.

M. Pezé frappe les esprits en choisissant pour titre un vers des « Animaux malades de la peste » de Jean de La Fontaine. Elle a ouvert en 1997 son cabinet de psychologue aux victimes de la souffrance au travail, et invite à suivre pas à pas le récit de consultations. Elle constate l'effet pathogène d'organisations du travail sur les salariés (ici, surtout des femmes). La fin de l'ère industrielle ne signifie pas la fin de celle de la pénibilité. Au contraire, les nouvelles formes de management ont créé les conditions d'un mal-être au dénouement parfois tragique. Quand Madame T., soupçonnée de harcèlement sur une de ses employées, s'effondre à son tour, c'est tout un système de travail qui est en cause. Dans un style volontiers technique, l'approche de M. Pezé se veut pluridisciplinaire. La souffrance au travail ne peut s'appréhender qu'en faisant appel à la médecine, à la psychologie, au droit... L'histoire de Fatima (femme de ménage victime d'un accident de travail qui se découvre une belle vocation littéraire) souligne le bien-fondé d'une action en réseau. En sortant ainsi de sa spécialité, M. Pezé donne à son ouvrage une dimension politique et militante. On regrettera néanmoins qu'elle s'en tienne trop souvent au registre de la dénonciation ou aux généralisations sans nuance. Tout autre est la perspective de M.-J. Hubaud. Le récit de ses consultations et de ses visites d'entreprises décrit, sans

illusion ni complaisance, le quotidien d'un médecin-inspecteur du travail. Ce sont des corps qu'elle ausculte, des salariés qu'elle écoute, dont elle s'amuse, et qu'elle aime. « J'aime les hommes quand... » : c'est par ces quelques mots que débent les intermèdes qui ponctuent les *Carnets*. La galerie de portraits s'étend aux patrons, les coopératifs ou ceux qui ne mesurent pas le coût de leurs négligences. Le médecin du travail semble peiner à faire entendre sa parole, même de simple bon sens, dans un univers, masculin cette fois-ci, et passionné. Pour cette raison peut-être, M.-J. Hubaud ne s'embarrasse pas de considérations politiques : dans un beau texte à la légèreté paradoxale, elle semble avoir intériorisé les limites de sa mission jusqu'au scepticisme.

Christophe Hériard

Nancy KANTISH-BARNES

Mourir à l'hôpital

Décisions de fin de vie en réanimation. Seuil, 2008, 246 pages, 19 €.

De nos jours, tous les hôpitaux importants disposent d'un service de réanimation : si la plupart des patients en sortent remis en route pour d'autres traitements ou pour la guérison, la mort y est cependant fréquente. De plus, ces décès font souvent suite à une décision d'arrêt de réanimation. L'auteur, sociologue, a porté son enquête sur ces décisions d'arrêt dans quatre services différents, dont un en Grande-Bretagne. Séjournant des semaines entières dans ces « huis clos », elle a observé avec attention les lieux, écouté les personnes (malades, médecins, infirmières et familles) qui vivent ces situations douloureuses de fin de vie. Elle s'est intéressée de façon comparative à la manière dont les décisions sont élaborées.

rées, prises, reçues et mises en œuvre, selon la « culture » de ces services. De nombreux entretiens sont rapportés, certains cas présentés plus en détail, et des échanges entre professionnels retracés. La richesse de ces observations montre la complexité des éléments en jeu, la difficulté des relations dans les équipes et avec les familles, l'ambivalence des attitudes, les ruses avec le droit (l'enquête a eu lieu avant la Loi Léonetti). On peut regretter que l'auteur, ayant ainsi construit son « objet sociologique » autour de la décision médicale d'arrêt de traitement, garde pour la conclusion et ne précise guère la question éthique de l'euthanasie, utilisant souvent un vocabulaire flottant autour du « donner la mort », et qu'elle oublie ou ne repère pas la dimension spirituelle ou religieuse des attitudes et références. Mais la lecture de cet ouvrage sera utile à nombre de personnes. Aux professionnels, à qui il renvoie une image amicale mais sans complaisance, ce qui pourra les inciter à modifier certains comportements – notamment pour la communication entre eux et avec les familles. Aux familles qui, un jour ou l'autre, auront l'un de leurs proches en réanimation, et pourront s'approprier moins maladroitement à ces espaces où techniques de pointe et drames existentiels se côtoient.

Olivier de Dinechin

Boris CYRULNIK

Autobiographie d'un épouvantail

Odile Jacob, 2008, 280 pages, 22,50 €.

B. Cyrulnik poursuit son exploration du concept de résilience, cette mystérieuse capacité qui permet à des êtres blessés par les pires traumatismes de reprendre un chemin de vie. On savait déjà que la résilience est profondément

relationnelle : c'est le regard d'espérance porté sur une personne qui l'autorise à renaître, les pronostics pessimistes (du genre « avec ce qu'il a vécu, comment voulez-vous qu'il s'en sorte ? ») ne font que faire advenir ce qu'ils prédisent. Ici, le regard s'élargit à l'environnement social et culturel, qui joue un rôle fondamental pour donner sens à l'itinéraire le plus tragique. C'est le miracle qu'opère la narration, car elle réintroduit dans le chaos des faits bruts et brutaux un certain ordre et une forme de causalité, fût-elle monstrueuse, quand par exemple le sujet se croit sincèrement indigne d'amour, et donc puni à juste titre par de mauvais traitements. Mais l'efficacité de la narration personnelle est liée à la manière dont elle est reçue et intégrée par l'entourage : « Ce récit intime doit s'harmoniser avec les récits d'alentour, afin que notre personne puisse partager l'existence de ceux qui nous entourent. Un récit non partageable déchire les relations. » En cohérence avec cette thèse, l'ouvrage procède par la juxtaposition de récits de vie de victimes des événements historiques les plus sombres, comme le génocide rwandais ou la Seconde Guerre mondiale. Il est donc d'une lecture aisée, mais d'un style étonnamment peu structuré pour un essai, d'autant que l'auteur, curieusement, multiplie les notes de bas de page comme dans un travail universitaire, alors qu'il se situe sur un tout autre registre.

Christelle Javary

Jean-Yves CALVEZ

Chrétiens penseurs du social (t. III)

Après le concile, après « 68 » (1968-1988).

Cerf, 2008, 288 pages, 27 €.

Après deux volumes consacrés, l'un (2002), aux années « trente » du siècle

dernier et, l'autre (2006), au temps de « l'après-guerre » (1945-1967), J.-Y. Calvez en propose un troisième. S'adaptant à l'époque considérée, il réfléchit, non autour de quelques personnalités mais autour de plusieurs thèmes. L'intérêt de l'ouvrage demeure le même : montrer qu'il y a eu dans les Eglises, ces dernières années, des recherches menées par des penseurs indépendants qui ont alimenté la pensée officielle, voire l'ont provoquée. Ces auteurs n'ont pas la stature de leurs prédécesseurs mais il serait injuste de les ignorer. Pour présenter l'époque bouillonnante et contrastée qui fait l'objet de son étude, J.-Y. Calvez la divise en deux parties, consacrées à la France et à diverses contrées. Dans la première, il montre comment, dans l'après-68, les pensées socialistes et révolutionnaires ont conduit à un réexamen du rapport foi-politique ; puis il s'arrête aux débats sur la libération sociale et le salut chrétien, avant de proposer de nouveaux discernements sur le marxisme et le libéralisme. Ce premier ensemble s'achève par une relecture très documentée des controverses qui eurent lieu autour de la « doctrine sociale » et par une analyse pointue du diagnostic social dans les réflexions pastorales. La seconde partie, plus brève, présente la théologie politique allemande, notamment celle de Jean-Baptiste Metz, puis montre comment l'apparition de *Communione e Liberazione* fut un événement italien important. Sa présentation de la pensée catholique sur l'économie aux U.S.A. et, plus précisément, celle de Michael Novak, est très suggestive. Son parcours s'achève par une évocation de la théologie de la libération. Bref, il faut savoir gré à J.-Y. Calvez, l'un des meilleurs « penseurs du social » contemporains, d'avoir brossé ce tableau. Un

petit regret cependant : pourquoi n'a-t-il pas davantage enraciné dans leur histoire les nombreux textes qu'il cite ?

Philippe Lécrivain

Questions religieuses

Angelo Giuseppe RONCALLI

Journal de France. II. 1949-1953.

Introduction et annotation E. Fouilloux.
Trad. de l'italien de N. Lucas. Cerf, 2008,
829 pages, 84 €.

E. Fouilloux fournit, pour ce deuxième volume de la traduction française des carnets du futur pape Jean XXIII, une annotation considérable, qui éclaire les textes de ces agendas, souvent énigmatiques par leur brièveté. Ce volume, comme le premier (*Journal de France 1945-1948*, Cerf, 2006), montre les dispositions pastorales du diplomate, son attention aux personnes, et, dans ses activités institutionnelles, un pari de douceur et d'humilité qu'il fait remonter à son expérience de délégué du Pape en Turquie. Dans le premier volume, on relevait une certaine prise de parti, une hostilité en particulier à l'égard des catholiques français qui avaient été engagés dans la Résistance en s'opposant alors au gouvernement de Vichy. Au cours des réflexions que recueille le second volume, continue à se faire sentir la pression sur le Nonce d'influence conservatrices : celles des adversaires de la pastorale ouvrière nées de la rencontre de communistes dans la Résistance, celles des critiques du mouvement liturgique, du langage théologique alors en évolution, des réformes de la discipline religieuse dans les séminaires. Sans être insensi-

ble à ces opinions, le Nonce refuse désormais que son image soit identifiée à de telles fréquentations. Il développe une attitude de modération vis-à-vis des réformateurs qui inquiètent le Vatican – et lui-même – ce qui est le cas des jésuites liés à la revue *Etvdes*. La publication de l'Encyclique *Humani generis* (1950) fait problème. Le Nonce tend à voir dans la violence des polémiques entre catholiques français un travers traditionnel de leur nation, une maladie de ses intellectuels. Cette interprétation lui rend plus aisée l'option de modération qu'il pratique – et invite à pratiquer – dans le traitement des problèmes de l'Eglise en France. Cette inclination à banaliser des conflits ecclésiastiques en les rapportant à la particularité française aurait-elle été un obstacle dans la perception de la gravité des enjeux ? Le futur pape a pu être cependant alerté par ses polémiques des questions graves auxquelles le catholicisme s'affronterait à l'avenir.

Pierre Vallin

valorise une entrée liturgique : la structure de la veillée pascale, le premier article du Credo, la quatrième prière eucharistique. La deuxième partie s'intéresse à la création dans la Bible et la troisième aux formulations dans l'histoire de la théologie. Quatre figures sont mises en exergue : Irénée, Augustin, Thomas d'Aquin et Romano Guardini. Dans le contexte de la pensée moderne, ce dernier souligne la spécificité de l'humain à qui Dieu confie sa création. Une quatrième partie est plus systématique : la transcendance divine (une insistance sur une approche trinitaire de la création), l'agir de Dieu, le problème du mal, qui amène à s'interroger sur le péché originel. La dernière partie aborde des dossiers contemporains : le rapport aux sciences de la nature, aux religiosités « naturelles », à l'écologie, aux autres religions. Voici un ouvrage de référence, très bien documenté (surtout dans le champ germanophone) et clairement écrit.

François Euvé

Medard KEHL

Et Dieu vit que cela était bon

Cerf, 2008, 573 pages, 49 €.

Issu d'un enseignement donné à Francfort, ce manuel de théologie de la création aborde cette question avec le souci de rejoindre les débats contemporains, en particulier la théorie de l'évolution et la sensibilité écologique. Sa démarche est « phénoménologique » : partir de la foi vécue aujourd'hui pour en dégager la « raison » et la rendre davantage communicable (on perçoit une forte inspiration rahnérienne). La notion de création est en effet ambiguë : « compréhension d'ensemble de la réalité ». La première partie du livre

Etienne KAOBO SUMAÏDI

Christologie africaine (1956-2000)

L'Harmattan, 2008, 421 pages, 41 €.

Voici une thèse publiée, avec son abondante documentation et ses inévitables lourdeurs, qui constitue pourtant un travail passionnant sur les christologies africaines, réalisés par un prêtre de la République Démocratique du Congo. Le livre commence par une relecture historique, en prenant comme point de départ la parution, en 1956, de l'ouvrage collectif *Des prêtres noirs s'interrogent*. Quatre courants se dégagent des années 1956 à 2000 : la théologie de l'inculturation cherche dans la mémoire de l'Afrique

quel titre peut exprimer le mystère du Christ : Ancêtre, Aîné, Maître d'initiation, Guérisseur, Chef... Malgré certains risques de concordisme et de réduction, les théologiens africains semblent bien conscients que le mystère du Christ dépasse chacun de ces titres et accomplit de façon suréminente l'espérance qui y est investie. La théologie africaine de la libération, sans négliger les questions socio-politiques, met en avant la pauvreté anthropologique de l'Afrique ainsi que les attentes de guérison. La théologie noire s'est surtout développée en Afrique du Sud, dans la lutte contre le racisme. Enfin, la théologie de la reconstruction est un projet global qui prend en compte la situation actuelle de crise en Afrique et se tourne vers l'avenir, en mettant l'éthique au cœur de ses priorités. Ce quatrième courant met en avant la responsabilité des africains eux-mêmes, et considère le Christ comme « bâtisseur de l'humain ». L'auteur ne prend que discrètement la parole lui-même, au cours de cette présentation des courants de la christologie africaine. On sent que la théologie de la reconstruction a sa préférence. Il est par ailleurs conscient de l'écart entre ce que vivent les chrétiens et ce que proposent les théologiens ; leurs travaux ont peu d'impact... On remarquera enfin le manque de perspective trinitaire, souligné par l'auteur – mais depuis 2000 certains jeunes théologiens africains s'emploient à relever ce défi.

Geneviève Comeau

François VOUGA

Politique du Nouveau Testament

Leçons contemporaines. Labor et Fides, 2008, 178 pages, 20 €.

L'Évangile constitue chacune et chacun comme sujet en première personne,

dans sa singularité, responsable devant soi et devant autrui, ce qui implique une vision universaliste et pluraliste de l'humanité. La question politique est ainsi directement posée, dans la mesure où l'Évangile met les chrétiens au défi de donner une forme à cette exigence et à ce don de l'universalisme pluraliste. La thèse prend appui sur un parcours en quatre chapitres, où une lecture rigoureuse des passages pertinents s'articule à la réflexion des auteurs qui les ont commentés au cours de l'histoire chrétienne. *Rm* 13 et *Ap* 13 permettent de comprendre la politique comme don de la Providence de Dieu. Le problème de l'autorité et du pouvoir sont abordés lors des procès (de Paul en *Ac* 18, de Jésus en *Jn* 18) et de la question des disciples en *Mc* 10. La première lettre aux Corinthiens (*I Co* 8) et les passages de Marc relatifs à la richesse établissent la nécessité d'assujettir l'économie à la discussion politique. Enfin, le principe de la grâce comme fondement de la justice est mis en évidence dans la première lettre de Pierre, en *I Co* 12 et en *Ep* 4. Si le Nouveau Testament n'est certes pas un traité de philosophie politique, le parcours ainsi organisé présente le grand avantage de montrer que la Bonne Nouvelle n'est pas étrangère à la question politique, et de penser avec rigueur ce qu'elle en dit.

Jean-Marie Carrière

Jean-François NOËL

Le Désir inconscient de Dieu

DDB, 2008, 253 pages, 23 €.

Après un demi-siècle de méfiance entre psychanalystes et croyants, quelle peu surmontée par les apports des M. Oraison, L. Beirnaert, D. Vasse, J. Arènes..., voici un ouvrage qui fera

date dans l'étude du rapport entre l'inconscient et le spirituel. J.-F. Noël, prêtre et psychanalyste, offre ici une réflexion nourrie et apaisée de ce rapport. On y trouvera une explicitation lumineuse des concepts analytiques au service d'une analyse convaincante de cette relation, souvent confuse, entre besoin et désir, religiosité et spiritualité, croyance et foi : « L'homme recèle une dimension spirituelle inconsciente qui aspire à la rencontre avec le divin, et qui s'active chaque fois que le sujet entre en contact avec un autre, le rapport à Dieu ne faisant pas exception. » Hors de cette altérité reconnue et consentie, l'aspiration régresse en religiosité, enfermée dans le besoin, le moi se servant alors de l'autre pour alimenter sa propre subjectivité, sans appel, sans « vocation ». Dans le cas du désir, il s'ouvre à une relation spirituelle. Le rapport de l'inconscient à la sexualité étant majeur, c'est à l'articulation entre le spirituel et la sexualité, comprise au sens le plus large, que s'attache l'auteur. Le lecteur chrétien, convaincu, pourra rester sur sa faim : comment donc « l'Esprit se joint à notre esprit » pour nous faire désirer « ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme » ? Quel rapport entre la « motion » spirituelle et la pulsion ? Mais ce serait l'objet d'un autre livre.

Claude Flipo

point de vue anthropologique ou sociologique plus qu'historique, soit, ce qui est plus grave, escamotée ou simplifiée à l'extrême, voire caricaturée. Ce livre comble une lacune, en dépit d'un sous-titre un brin provoquant. On ne peut être qu'admiratif devant la somme d'érudition et de lectures que cet ouvrage représente : nombre de travaux connus le plus souvent des seuls spécialistes sont repris, malgré certaines références vieillies. Que cette histoire des origines à nos jours soit traitée par un seul auteur relève du tour de force. Alors que l'ouvrage est écrit dans un style agréable voire recherché, sa longueur risque de décourager le lecteur. Le foisonnement est tel (avec des développements inutiles, les reprises exégétiques sur Saint Paul auraient gagné à être synthétisées, ou sans grand lien avec le sujet, les jésuites de l'Ancienne Compagnie en Chine) que l'on a quelques fois l'impression de se perdre dans les méandres d'un labyrinthe. Si l'on a une belle galerie de portraits individuels ou collectifs, manque le fil soutenu d'Ariane qui aurait fait le lien entre les divers moments. Plus que d'un livre d'histoire, il s'agit d'un essai « impressionniste » sur un sujet sensible où l'auteur s'engage résolument du côté des femmes.

Bernadette Trichet

Elisabeth DUFOURCQ

Histoire des Chrétiennes, ou l'autre moitié de l'Évangile

Bayard, 2008, 1258 pages, 39 €.

En général, dans les ouvrages consacrés à l'histoire des femmes, la place de la religion, et plus précisément du christianisme, est abordée soit d'un

R. POUSSEUR, J. DE MONTALEMBERT
et J. TEISSIER

Les Cultures contemporaines, demeures de Dieu

DDB, 2008, 184 pages, 17 €.

À l'heure des grands remue-ménage de la mondialisation, qui se traduisent tant par un foisonnement d'expressions

nouvelles que par des replis dans des postures de défense, à quoi l'Église est-elle appelée ? C'est la question soulevée par les auteurs de ce petit livre, pour lequel les traditions chrétiennes ont un véritable savoir-faire. Sans se présenter comme une alternative aux cultures en place, les traditions chrétiennes ont su d'abord les féconder en se laissant toucher par les cris et les soifs spirituelles des hommes et des femmes, puis en y ouvrant de nouveaux possibles à partir de quelques arêtes évangéliques. Les écueils de la naïveté face au monde présent comme d'une position en surplomb sont ainsi évités. L'ouvrage est d'un abord facile et convient bien pour une première initiation à ces questions.

Etienne Grieu

Ghaleb BENCHEIKH et Antoine SFEIR

Lettre ouverte aux islamistes

Bayard, 2008, 140 pages, 14,50 €.

Connus pour leur compétence concernant le monde arabe et l'islam, les deux auteurs montrent que l'histoire de l'islam, en particulier celle des

origines, ne correspond pas à la lecture mythique et tendancieuse qu'en font les islamistes. Cela permet de situer dans leur contexte les questions jugées intouchables et sacrées par les islamistes, telles que le voile, le statut de la femme, le *djihad* (« guerre sainte »), la *charia*, le califat... Ils s'élèvent contre l'amalgame entre religion et politique, et montrent que la laïcité est tout à fait compatible avec l'islam. Leur livre n'est pas un traité, mais on y trouve des bases solides pour une réflexion plus approfondie. Ils ne craignent pas de relever des contradictions apparentes dans le Coran et donnent un éclairage ouvert sur la question des versets abrogeant et abrogés. Ils nient enfin la validité d'une lecture fondamentaliste et littérale du Coran, et montrent la nécessité d'une lecture interprétative qui doit tenir compte de l'époque où le Coran fut révélé et de l'époque où nous sommes. Ce livre, adressé aux islamistes, n'a pas la prétention de les convaincre, mais il peut tout au moins éclairer tous ceux (musulmans ou non) qui sont déroutés par l'image horrible que les islamistes donnent de l'islam.

Bernard Lapize

Erratum : Nous nous excusons auprès de M. Boles pour avoir changé son prénom sur la couverture du numéro de décembre. Il s'agit bien de Jean-Michel Boles et non de Jean-Marie, comme il a été écrit par erreur.